

derrière lui fussent des étrangers ; il avait reconnu le pas lourd du vieillard malade et le son fêlé des sabots des domestiques ; quant à Zoé, dont le pied était trop léger pour produire un bruit appréciable à quelque distance, un éclat de voix parvenue jusqu'à son frère l'avait trahie.

Cependant, comme leur marche était ralentie par Sandons, Justin espérait encore pouvoir leur échapper. Il doubla le pas, et peut-être ses efforts eussent-ils été couronnés du succès s'il eût marché toujours entre les deux haies fourrées qui le couvraient de leur ombre mais parvenu à un endroit uni et sans arbres, un rayon de lune qui l'éclaira tout-à-coup le fit découvrir.

—Justin ! mon frère ! attends-nous ? cria Zoé de sa voix perçante.

Justin, sans paraître avoir entendu ce nouvel appel, se précipita en avant, espérant toujours être confondu dans l'obscurité avec les masses de feuillages et les troncs d'arbres qui bordaient la route. Mais bientôt il comprit qu'il s'était trompé dans son calcul. Zoé venait de charger Jeanneton de soutenir le vieillard tandis qu'elle-même, avec le domestique, jeune gars alerte et résolu, s'élança vers le point où Justin venait de se montrer.

Cette fois l'aveugle avait perdu, dans cette plaine découverte, les avantages que lui donnaient l'obscurité et la rapidité de sa marche, et il comprit qu'en continuant à suivre le chemin, il serait infailliblement atteint ; aussi, prenant son parti, il se jeta hardiment dans un fourré de genêts et d'ajoncs qui dépendait de cette même lande, dont la Table des Moissonneurs occupait la lisière.

Comme il ne craignait ni de froisser sa toilette ni de se déchirer le visage, il disparut dans les genêts qui montaient bien au-dessus de sa tête, et bientôt il fut impossible à ceux qui le poursuivaient de reconnaître sa trace. Cependant il entendait encore les cris et les lamentations de sa sœur, les instances et les supplications de son vieux maître, et à quelque distance derrière lui les ajoncs étaient bruyamment agités par les domestiques, que la jeune fille encourageait dans ses ardeutes recherches. Justin, exaspéré par cette insistance, eut la pensée un moment de se montrer tout-à-coup à ses amis, et de tâcher d'obtenir d'eux soit par des ordres formels, soit en les trompant par des promesses, la faculté de continuer tranquillement sa marche vers St-Florent. Mais il songea aussitôt aux difficultés que rencontrerait l'exécution d'un pareil plan ; d'abord ni Zoé ni Sandons ne se rendraient facilement, et beaucoup de temps précieux serait perdu en paroles inutiles. D'ailleurs il jouait par l'acharnement qu'on mettait à suivre ses pas qu'on avait deviné son projet de vengeance, et certes avec de telles craintes, ni prières ni

menaces n'eussent décidé Zoé et Sandons à laisser Justin courir les chances d'une pareille entreprise. Il ne restait donc à l'aveugle qu'à éviter leur poursuite soit en se cachant, soit en prenant sur eux beaucoup d'avance, puis, lorsqu'il les aurait déroulés à tenter d'arriver avant eux à l'endroit où devait se trouver son mortel ennemi, Victor Neuilhac.

Ce projet une fois arrêté, Justin s'élança avec plus d'ardeur qu'auparavant à travers les broussailles, perçant droit devant lui comme un sanglier blessé que poursuivent les chasseurs. — Pendant un moment encore il entendit les voix si connues de ses amis, le bruit que faisait Pierre dans les genêts et les fougères, puis tous ces bruits s'affaiblirent par la distance et s'éteignirent tout-à-fait. Néanmoins, l'aveugle ne s'arrêta pas ; toujours tourmenté de la crainte qu'on ne voulût mettre obstacle à cette vengeance dont il avait caressé la pensée depuis quelques heures, il courait avec une sorte de frénésie. Bientôt il sortit du fourré ; mais croyant entendre de nouveau des cris dans le lointain, il continua de s'enfuir à travers les bés déjà mûrs, à travers des prairies, des bois châtaigniers au risque à chaque instant de se briser le front contre un tronc d'arbre et de rouler dans un ravin ou dans un fossé.

Cependant, après un quart d'heure de cette course furieuse le silence et la solitude qui régnaient autour de lui l'engagèrent à s'arrêter enfin au pied d'un arbre ; il était accablé de fatigue, et cela se conçoit si l'on se souvient qu'il avait passé toute la nuit dans d'affreuses angoisses, après une journée entière d'agitation physique et morale. Il s'assit sur l'herbe, et, découvrant son front inondé de sueur, il reprit haleine un moment.

Là il n'avait plus à craindre d'être aperçu, et par forme de distraction il tira de sa poche deux pistolets d'arçon. Il en ouvrit avec précaution les bassinets, comme pour assurer que le mouvement n'en avait pas dérangé l'amorce et qu'ils ne tromperaient pas sa haine au besoin.

—Mon pauvre père ne se doutait pas, murmura-t-il, quel crime affreux devra punir ces armes qui lui ont appartenu, et surtout il ne se doutait pas que ce serait son fils aveugle qui en ferait usage ! N'importe ! je vais faire ce que mon père lui-même eût fait, s'il vivait encore, pour venger l'honneur de ma sœur ! L'infâme séducteur donnera réparation ou se battra avec moi... Mais s'il était lâche et s'il allait accorder cette réparation que je dois lui demander... un mariage avec Zoé !

Il serra les dents et frappa la terre du poing à cette pensée ; mais il reprit après quelques réflexions silencieuses : — Oui, oui, il aimera mieux le combat, et d'ailleurs je le forcerai bien à ce duel, moi ! car c'est sa vie que je veux et